

# LES REPROUVES

## PREMIERE PARTIE

“ Et on ajoute, continua mistress Manders, que M. Dunbar a montré pour près d'un demi-million de diamants qu'il est sur le point de donner à sa fille, la comtesse. C'est un écrin de bijoux tel que la reine qui est sur le trône n'en a jamais vu ; mais M. Dunbar n'est pas un homme ordinaire et il est difficile de le contenter, à ce qu'il paraît, car le commis du bijoutier a dit à mistress Grumbleton, au pavillon de l'ouest : “ Votre maître est difficile à satisfaire, madame. ” D'où mistress Grumbleton a compris qu'il n'avait pas reçu la commande de M. Dunbar. ”

M. Vernon sifflait tranquillement en réfléchissant, quand mistress Manders se retira après lui avoir donné ce spécimen d'information.

“ Vous êtes un homme très habile, mon cher ami, marmottait-il en allumant son cigare ; vous êtes un homme prodigieux, mon cher garçon ; mais votre ami peut voir à travers des jalousies moins claires que l'affaire des diamants. C'est bien imaginé, bien net, pour dire le dernier mot, et je fais des vœux pour vous, mon cher ami. Mais... vous me le payerez... vous me le payerez, Henri Dunbar. ”

Cette petite conversation, entre le nouveau propriétaire de Vert-Cottage et sa femme de charge, avait lieu le soir même où M. Vernon prenait possession de sa nouvelle demeure. Le lendemain était un dimanche, un froid dimanche d'hiver. La neige tombait depuis trois jours et trois nuits ; elle était très épaisse sur le sol ; les toits de chaume disparaissaient sous son épaisseur et elle formait de légers festons autour des branches dépourvues de feuillage, si bien que Lisford ressemblait à un de ces villages qui ornent les gâteaux de rois en Angleterre. Pendant que les cloches des offices sonnaient dans cette atmosphère glaciale, M. Vernon ouvrait la porte basse et large de son charmant petit jardin et sortait sur la grande route.

Mais il ne se dirigea pas du côté de l'église. M. Vernon n'allait pas à l'église par cette belle matinée d'hiver. Il prenait l'autre chemin, piétinant dans la neige, vers la porte occidentale du parc de Maudeley. Il s'y introduisit par une grille basse en fer, car il y avait un sentier d'amoureux dans cette partie du parc, ce même sentier que Philippe Jocelyn avait parcouru si souvent en se rendant à Lisford durant l'automne.

M. Vernon pénétra dans ce sentier en suivant la trace de pas récents sur la neige épaisse, et prit ainsi le chemin de l'abbaye. Là, il trouva tout tranquille. Le valet de pied hautain qui le reçut dans le vestibule semblait indécis s'il devait le laisser pénétrer plus loin dans la maison.

“ M. Dunbar est en haut, dit-il ; et il vient de finir de déjeuner, d'après ce que j'en puis juger, car on n'a pas encore desservi. ”

— Tant mieux, répondit M. Vernon avec calme. Vous pouvez apporter du café nouvellement fait, John, car je n'ai pas copieusement déjeuné ; et si vous voulez dire au cuisinier de m'accommoder une cuisse de dindon à la diable avec beaucoup de poivre de Cayenne et du jus de citron, il me fera plaisir. Vous n'avez pas besoin de vous déranger, je connais mon chemin. ”

Herr von Volterchoker ouvrit la porte conduisant aux appartements de M. Dunbar, et entra sans cérémonie dans la chambre en tapisserie, où il trouva le banquier assis à une table sur laquelle était un service à café en argent, une tasse et sa soucoupe en porcelaine de Saxe, et deux ou trois plats couverts qui prouvaient que M. Dunbar était en train de déjeuner.

Des viandes froides, des pâtés et autres comestibles se trouvaient sur un dressoir en chêne sculpté.

Le clown s'arrêta un moment sur le seuil de la chambre et contempla son ami avec gravité.

“ C'est très confortable, s'écria-t-il ; pour dire le dernier mot, c'est très confortable, mon cher ami ”.

Le cher ami ne sembla pas particulièrement flatté lorsque ses yeux se levèrent pour se reposer sur le visage du nouveau venu.

“ Je pensais que vous étiez à Londres, dit-il. ”

— Ce qui prouve combien peu vous vous inquiétez de ce qui a rapport à vos voisins, répondit M. Vernon ; car si vous aviez daigné condescendre jusqu'à vous occuper des faits et gestes de votre humble ami on vous aurait appris qu'il avait acheté une propriété très confortable dans les environs et qu'il s'était arrangé pour vivre respectueusement en gentilhomme campagnard pour le reste de ses jours, en admettant toujours que la générosité de ses honorables amis l'eût mis à même de faire la chose décentement.

— Voulez-vous dire par là que vous avez acheté une propriété dans ces parages ?

— Je suis, par bail emphytéotique, propriétaire de Vert-Cottage, près de Lisford et de Shorncliffe.

— Avez-vous l'intention de vous établir dans le comté de Warwick ?

— Oui, sans doute. ”

Henri Dunbar se sourit à lui-même quand son ami lui apprit ce fait.

“ Vous serez le très bien venu ici, dit-il, en ce qui me concerne du moins. ”

Herr von Volterchoker le regarda d'une façon inquisitoriale.

“ Vos sentiments sont des plus généreux, mon cher ami ; mais je dois vous rappeler respectueusement que les dépenses nécessitées par la prise de possession de mon humble habitation ont été très lourdes ; en bon anglais, les deux mille livres que vous m'avez avancées d'une façon si libérale comme à compte sur vos futures bontés se sont fondues comme la neige par un dégel trop rapide. J'ai besoin de deux autres mille livres, ami de mon cœur ; qu'est-ce que mille livres de plus ou de moins pour le chef de la maison Dunbar, Dunbar & Balderby. Portez cela à cinq pendant que vous y êtes et votre serviteur priera toujours, etc., etc., etc. Allons portez cela à cinq, prince de Maudeley. ”

Je n'ai pas besoin de narrer l'entrevue de ces deux hommes ; elle fut plutôt un peu longue, car dans cette intime camaraderie, Herr von Volterchoker avait beaucoup à dire pour lui-même. Ce fut seulement lorsqu'il se sentit hors de son élément et méconnu que le clown se drapa dans la dignité du silence comme dans un manteau mystique, et se retira pendant ce temps-là du monde extérieur.

Il ne quitta pas Maudeley-Abbey avant d'avoir réussi dans l'objet de sa visite et il emporta dans son portefeuille des chèques s'élevant au chiffre de deux mille cinq cents livres.

“ Je me flatte d'être arrivé dans un bon moment, pensait le clown en s'en retournant à Vert-Cottage, car aussi sûr que je m'appelle de mon nom, mon ami songe à faire un coup... oui, il songe à faire un coup et l'argent que j'ai reçu aujourd'hui est le dernier que je recevrai jamais de ce côté-là. Aussi je ferai tout aussi bien de tourner mon attention vers le comte de Haughton, oui, je dois très certainement tourner mon attention vers le comte de Haughton. ”

Presque immédiatement après le départ de Herr von Volterchoker, Henri Dunbar sonna le domestique

qui remplissait les fonctions de valet de chambre alors qu'il en réclamait les soins, ce qui n'était pas souvent.

“ Je partirai cette nuit pour Paris, Jeffreys, dit-il à cet homme. J'ai besoin de voir ce que les bijoutiers français peuvent faire avant de confier le collier de la comtesse de Haughton aux mains des ouvriers anglais. Je ne suis pas bien et j'ai besoin de changer d'air et de place. Donc je partirai pour Paris ce soir. Ne préparez qu'un petit portemanteau avec les choses les plus indispensables ; mais n'emballez pas les inutilités. ”

— Partirai-je avec vous, monsieur ? ” demanda l'homme.

Henni Dunbar regarda à sa montre et sembla réfléchir quelques instants avant de répondre à cette question.

“ A quelle heure part le train montant le dimanche ? ” demanda-t-il.

— Il y a l'express venant du Nord qui s'arrête à Rugby à six heures, monsieur. Vous pourriez y arriver si vous partiez de Shorncliffe par le train de quatre heures trente-cinq minutes.

— Je le puis très aisément, répondit le banquier ; il n'est que trois heures, faites d'abord mon portemanteau, Jeffreys, et donnez ordre que la voiture soit attelée à quatre heures moins le quart. Non, je ne vous emmène pas à Paris avec moi. Vous pourrez me suivre dans un ou deux jours avec le reste de mes bagages.

— Oui, monsieur. ”

Il ne se fit ni bruit ni confusion dans une maison organisée comme l'était celle de M. Dunbar. Le valet prépara le portemanteau et le nécessaire de voyage ; la voiture tourna par l'allée sablée devant le perron à l'heure indiquée, et cinq minutes après M. Dunbar sortait du vestibule avec son pardessus étroitement boutonné sur sa large poitrine et une couverture de voyage en peau de léopard jetée sur son épaule.

Autour de sa taille il portait la ceinture de chamois qu'il avait faite de ses propres mains à l'hôtel Clarendon. Cette ceinture ne l'avait jamais quitté depuis la nuit où il l'avait faite. La voiture le conduisit à la station de Shorncliffe ; il en descendit et se rendit à l'embarcadere. Bien qu'il ne fût pas encore cinq heures le jour d'hiver s'éteignait dans le ciel gris et dans la station du chemin de fer il faisait déjà nuit. Il y avait des lampes çà et là, mais elles ne produisaient que des lueurs indécises et indistinctes dans cette sombre atmosphère.

Henri Dunbar marchait lentement du haut en bas de la plate-forme. Il était si profondément absorbé dans ses pensées qu'il tressaillit presque un moment après lorsqu'un jeune homme s'étant approché tout près de lui par derrière, l'interpella en ces termes :

“ M. Dunbar ! dit-il, M. Dunbar ! ”

Le banquier se retourna vivement et reconnut Arthur Lovel.

“ Ah ! mon cher Lovel, c'est vous ; vous m'avez tout à fait effrayé. ”

— Partez-vous par le premier train ? J'étais si désireux de vous voir !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a ici quelqu'un qui est aussi désireux que moi de vous voir. Un de vos vieux amis, dit-il. Devinez-vous qui ce peut être ?... ”

— Je ne sais pas... je ne puis deviner... j'ai tant de vieux amis... Je ne puis voir personne, Lovel ; je suis très malade. J'ai vu un médecin pendant mon séjour à Londres, et il m'a dit que j'avais le cœur malade, et que si je voulais vivre, je devais éviter toute agitation et toute émotion subite comme un poison mortel. Qui est-ce qui désire me voir ?

— Lord Herriston, le grand homme d'Etat Anglo-Indien ; c'est un ami de mon père, il est très aimable pour moi, vraiment, il m'a offert un poste que j'ai trouvé plus sage de refuser. Vous allez voir lord Herriston ?

— Où est-il ?

— Ici, à la station... dans la salle d'attente ; il a visité le comté de Warwick et il a lunched avec mon père en passant. Il se rend au Derby et il attend le train qui descend et qui doit le mener à la grande ligne. Vous allez venir le voir ?